



Marc et moi nous en étions chacun à notre deuxième mariage, et nous avons beaucoup hésité à le faire, à cause de ce que nous appelions «nos bagages», en l'occurrence, nos enfants. Nous en avons chacun deux, ce qui ferait un total de quatre ensemble. Quatre préadolescents de mêmes parents sont en général difficiles à vivre, mais quatre gosses de parents différents sont une recette désastreuse, et après dix ans de vie commune, après certes quelques améliorations, il n'y avait pas de grands changements, tout compte fait ! Dans nos pires moments, nous nous accusions mutuellement de nous être fait piéger, mais finalement, ce n'était quand même pas si mal que ça, quand ça allait mieux évidemment.

Marc avait divorcé de sa première femme qui était retournée vivre au Portugal en lui abandonnant leurs deux filles. Evidemment traumatisées, les fillettes (âgées de 4 et 6 ans) à l'époque s'étaient raccrochées à leur père. Marc de son côté, secoué par toute l'affaire, s'était bien juré de ne se consacrer qu'à l'éducation de ses filles et effectivement, les cinq années qui suivirent, il n'y eut que le trio Marc- Mariette- Pilar.

De mon côté, j'avais divorcé également, mais contrairement à Marc qui s'était fait plaquer, j'avais été celle qui avait demandé le divorce. Mariée à vingt ans à un homme qui en comptait quarante bien sonnés, mon premier mariage avait été un conte de fée... jusqu'à ce que je découvre que mon mari était joueur, buveur et un coureur invétéré de jupons. Alors là, ça avait tourné carrément au cauchemar. On aurait dit que tout l'entourage de Richard s'était ligué pour faire le silence sur ses escapades : sa mère qui l'idolâtrait, sa secrétaire (qui l'avait connu en culottes courtes quand il venait au cabinet de son père après l'école), ses associés qui trouvaient qu'il était de mauvais goût que les femmes cherchent à savoir quid des maîtresses de leurs maris, jusqu'au chauffeur qui, solidarité de mâle s'entend, se mettait de la partie en me mentant effrontément sur les allées et venues de mon mari.

J'avais tout supporté, huit longues années mais, finalement, lorsque mon fils me demanda si vraiment son papa avait deux femmes comme le lui avait dit l'un de ses petits camarades, je fus à court de mots pour lui expliquer... quoi?!!!

Et je demandai le divorce.

La période qui suivit mon divorce fut un mélange de hauts et de bas. D'un côté, je venais d'une société où l'on acceptait pas qu'une femme osa se rebeller contre sa condition, quelle qu'elle fut et pour l'avoir fait, je fus mise au ban et traitée en paria. Pourtant, pour la première fois de ma vie, j'étais complètement libre, sans avoir de comptes à rendre à personne d'autre que moi. Je fixais mes propres limites, j'avais la possibilité d'entreprendre tout ce que j'avais relégué au banc de rêves impossibles, surtout après mon mariage, car, bien entendu, il était impensable que la femme de Richard soit autre chose qu'une hôtesse excellente. Soudainement, j'entrevois des milliers de possibilités les unes plus enivrantes que les autres.

Ce fût mon amie Valérie qui me donna l'idée d'ouvrir ma propre galerie d'art. Un jour, autour d'un déjeuner, alors que nous faisons le tour de mes possibilités, je me décourageais un peu, car j'étais à court d'idées, et je refusais de prendre des cours comme le suggérait mon amie :

- Ecoute Marina, ce n'est pas si mal que cela, tu n'es certainement pas trop vieille pour retourner à l'école. Vas à l'université, prends des cours... Tiens, peut-être que tu y rencontreras un prof très bien.

Valérie admettait bien que je me sois révoltée contre l'indigne façon dont j'avais été traitée, mais elle ne comprenait certainement pas ce dégoût des relations que j'y avais récolté. Mes petits garçons me suffisaient, et si je parvenais à trouver quelque chose que j'aimerais faire, ma vie serait comblée. Bref, sans relever la remarque de mon amie, je me plongeai sans enthousiasme

dans la description des cours qui étaient susceptibles de m'intéresser. Après cinq minutes, je jetai le dépliant sur la table: "Pas la peine Valou... Sans compter que je n'ai aucune envie de revivre mes vingt ans parmi une bande de gosses sortant à peine de l'adolescence, je ne vois vraiment pas ce qui pourrait m'intéresser là-dedans..."

Valérie secoua la tête d'un air exaspéré: "Toi et ton perfectionnisme". Puis elle se leva en s'étirant, s'arrêta devant une merveilleuse peinture que j'avais dénichée quelque part. Sans malice, elle s'exclama:

- Cette peinture est un bijou. Marina, tu as le chic pour découvrir les meilleurs artistes... Tiens, voilà: tu devrais ouvrir une galerie d'art. Comme ça, tu pourrais exercer ton perfectionnisme et on te payerait pour ça !!

Elle éclata de rire, mais moi, brusquement, je m'étais redressée... Cela m'avait frappée comme un coup de tonnerre. J'avais toujours aimé les beaux tableaux et durant mon mariage, en acheter avait été mon passe-temps favori. J'avais un goût que je pouvais qualifier de très sûr, sans fausse modestie et la maison de Richard regorgeait non seulement de belles toiles, mais aussi de sculptures, toutes choisies par moi.

Etonnée par mon long silence, Valérie se tourna vers moi: quand elle me vit droite sur ma chaise, les yeux écarquillés, elle sut immédiatement ce qui me passait par la tête :

- Rina, non! Je plaisantais... Tu ne penses tout de même pas à ouvrir une galerie d'art ?

- Et pourquoi pas Valérie, tu l'as dit toi-même ! Je suis une perfectionniste, et j'ai le chic pour dénicher les belles choses !!!

Je m'étais levée d'un bond, et je marchais le long de la petite pièce où nous étions :

- Il me faudrait trouver un local, bien situé, ça va être cher, mais je peux utiliser les fonds que m'a laissés papa, auxquels grâce à Dieu, je n'ai jamais touché. Puis, il va falloir me mettre à la chasse aux tableaux, mais ça pourrait marcher... Valou, dis-moi que ça pourrait marcher, que ça doit marcher ?

Valérie s'était assise sur ma chaise, d'où elle me regardait d'un air mi-effaré, mi-amusé :

- Mon Dieu, qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ?

Puis elle secoua la tête : «Marina, je te connais ça fait une bonne vingtaine d'années... Si tu dis que quelque chose se fera, alors elle se fera. Quelle différence si je te dis que ça pourrait marcher ?»

Avec un grand sourire, elle se leva d'un bond : «On commence quand et par quoi?»

Je me jetai alors dans les bras de mon amie.

J'avais enfin trouvé un exutoire à mon énergie, un remède à l'ennui qui me menaçait et surtout un dérivatif au chagrin qui m'envahissait lorsque je pensais à l'échec de mon mariage, malgré tous mes efforts. Il me fallut une bonne année pour tout terminer, car je voulais que cette galerie devienne «la» galerie, repère d'art, connu de tous. Je n'admettais pas la médiocrité, et il fallait vraiment que j'aie ma galerie comme je le voulais ou pas du tout. J'étais vraiment la perfectionniste que Valérie avait décrite !

La *Galerie Estetika* fut inaugurée quelques jours avant Noël. Ce n'était pas sans raison que j'avais choisi ce mois-ci : d'abord, c'était ma période préférée de l'année, ensuite, je comptais bien que dans la folie des cadeaux, mes chiffres de vente seraient satisfaisants. J'avais réussi, mais il me faudrait trimer pour conserver ce pourquoi j'avais si durement travaillé.

Je rencontrai Marc Brel cinq ans après l'inauguration de l'Estetika. Je travaillais tout aussi durement, et j'en aimais chaque minute et surtout, l'Estetika avait maintenu ses promesses. Si je travaillais toujours comme une esclave, j'en étais récompensée au-delà de mes espérances en voyant ma galerie devenir de plus en plus reconnue et recommandée. Il me fallut bientôt songer à déménager. Outre que le local que j'avais loué devenait exigu, le loyer ne cessait de grimper à vue d'œil, et les prix soudainement passèrent de la gourde au dollar américain. J'en fus horrifiée,

mais je ne pouvais rien y faire. Il fallait soit payer, soit partir, et il était hors de question que je parte en fermant boutique.

Ce fut Valérie encore une fois qui me vint en aide. Nous étions à la galerie et je lui montrais la lettre qui annonçait un changement complet dans le contrat de bail à ferme : le contrat serait maintenant valable pour six mois au lieu d'un an et le montant du loyer passait carrément de la gourde à l'équivalent en dollar US.

- Ce n'est pas possible, ils peuvent te faire ça ? s'exclama Val

- Si, ils le peuvent et ils viennent de le faire... Je n'y peux rien Valou. Je dois payer.... Je suis trop bien située et il me serait difficile de trouver quelque chose de moins cher qui m'offre autant l'avantage d'être si bien placée. Et ils le savent, les bandits !!!

- Ecoute, je suis d'accord, tu es bien située, mais si ça continue, tu vas faire faillite. Ce qui t'a permis de si bien fonctionner, c'était les frais relativement bas que tu avais à payer. Tu pouvais investir dans tes œuvres. Mais que va-t-il se passer si tu dois payer autant, et imagine ce qui arrivera si ton propriétaire s'avise d'augmenter le loyer chaque fois que cela lui chante ? Tu ne pourras pas l'en empêcher et tu devras investir tous tes bénéfices dans le local...

Je sentis une sueur froide me couler entre les épaules. Comme d'habitude, Valérie avait raison. Je pouvais investir autant dans les œuvres de qualité que je présentais à mes clients parce que je n'avais pas à m'inquiéter d'un trop grand loyer à payer. Donc, après avoir tiré les frais généraux, les salaires de ma secrétaire, mon gardien etc., il me restait une bonne partie des chiffres de vente que je réinvestissais judicieusement dans un grand choix d'autres produits. Mais, si je devais payer un loyer trop cher, je n'aurais d'autres choix que soit de réduire la variété de produits et tableaux que je proposais, soit augmenter les prix de façon spectaculaire, ou peut-être même les deux. Aucune solution ne me souriait, car justement, si la grande variété d'œuvres de qualité faisait l'originalité d'Estetika, ses prix abordables, considérant la qualité de ce qu'elle offrait, en faisaient la force. Si je devais jouer sur l'un ou l'autre, ou à Dieu ne plaise ces deux tableaux, je ne voulais même pas imaginer ce qui pourrait arriver.

- Tu as une idée pour éviter ça toi ? Demandai-je à Valérie en me frottant les tempes, je sentais une migraine arriver au galop.

- Tu dois avoir ton propre local, il n'y a pas à sortir de là, dit-elle d'un ton catégorique.

Je déposai la plume avec laquelle j'étais en train de jouer en soupirant. J'avais déjà eu cette idée, quelques mois après l'ouverture d'Estetika, mais cela s'était avéré impossible à l'époque, et je ne voyais pas comment cela aurait été possible cinq ans après, au cours desquels les prix avaient quadruplés.

- Val, tu te rappelles, j'y avais déjà pensé. Mais où donc vais-je trouver un local à vendre qui réunisse les conditions dont j'ai besoin pour Estetika ? Et si j'en trouvais, les chiffres actuels de la galerie devraient être multipliés par 100 pour me permettre de l'acquérir.

- Oui, mais c'est parce qu'à l'époque, nous cherchions un local qui présentait déjà un fini de galerie... Mais, si tu acquérais une vieille bâtisse que tu remodelerais complètement à ton goût ? Tu pourrais en obtenir une dans un lieu assez bien situé, la détruire complètement et faire construire une galerie.

Plus je réfléchissais, plus cette idée me souriait. Je ne comprenais pas pourquoi je n'y avais pas pensé...

- Mais oui, pas mal pensé Valou...

Aussitôt, je me mis à la recherche d'un local à vendre, que je pourrais ensuite faire reconstruire à mon goût. Les recherches furent longues et pénibles, et plusieurs fois, je fus tentée d'abandonner. Mais, finalement au bout de six mois, je crus avoir trouvé ce qu'il me fallait. Une ancienne

maison à étage, dans le style Gingerbread que j'affectionnais tant. Elle n'était pas aussi bien située que mon local actuel, mais elle était facilement accessible, et finalement de bonne adresse. Le prix demandé était un peu élevé, mais tout de même pas au-dessus de mes moyens, et si j'en arrivais à en faire exactement ce que j'en voulais, tout l'argent investi en vaudrait la peine.

Mon affaire ainsi conclue, il me restait à trouver un ingénieur ou un architecte qui comprendrait exactement ce que je voulais et saurait me le donner assez rapidement. J'en connaissais un excellent, mais en appelant à son bureau, j'appris qu'il avait voyagé et ne comptait pas être de retour avant au moins six mois. Finalement, je m'étais résignée à faire passer une annonce dans les journaux quand, classant des factures et autres papiers sur mon bureau, je découvris à mon grand étonnement une carte de visite dont je ne me rappelais pas le propriétaire. On pouvait lire : Cabinet d'Architecture Brel, puis suivait une adresse et un numéro de téléphone. Intriguée, je composai le numéro inscrit sur la carte :

- Cabinet Brel, bonjour. En quoi puis-je vous aider ? Répondit une voix fraîche.

- Heu... Eh bien mademoiselle, je suis Madame Evrard, et je suis tombée tout à fait par hasard sur une carte de visite du cabinet. Il se trouve aussi que j'ai besoin, dans les plus brefs délais d'un architecte pour un projet et je me demande comment vous pouvez m'aider.

- Très bien Madame Evrard, je vous passe à Monsieur Naté qui est le responsable de nouveaux projets. Il saura vous aider. Si vous voulez patienter durant le silence, je vous transfère et je vous souhaite bonne journée.

- Merci, à vous aussi.

Après une dizaine de sonneries, il devint évident que ce Monsieur Naté était soit absent, soit sur un autre appel, et je commençais à m'impatienter quand j'entendis une voix grave répondre :

- Allô ?

- Oui, Monsieur Naté ?

- Non, je suis désolé. Omar s'est absenté. Ici Marc Brel, puis-je vous aider ?

Marc Brel, ça devait être le propriétaire de la boîte.

- Oui, en fait, vous pouvez peut-être m'aider. Je suis Madame Evrard, et votre réceptionniste m'a transférée à Monsieur Naté, car...

Je racontai encore mon histoire, en ajoutant cette fois-ci quelques précisions.

- Je vois. Madame Evrard, il nous faudrait prendre rendez-vous d'abord à votre local pour évaluer le travail à être fait, et ensuite au cabinet pour évaluer les coûts, les honoraires, le choix d'un architecte et ensuite établir un contrat. Nous sommes aujourd'hui mardi. Demain sera malheureusement impossible, car j'ai d'autres engagements, mais jeudi matin, cela vous irait-il ?

- Jeudi matin sera parfait Monsieur Brel ! A bientôt ?

- A très bientôt Madame Evrard !

Jeudi matin, dès 7 heures 45, je me trouvais sur le site de ma nouvelle acquisition. Si je pensais être en avance, je me trompais. Devant la maison était garée une grande voiture, et un homme y faisait les cent pas.

- Monsieur Brel ?

Un homme de haute taille, les tempes légèrement argentées, s'inclina devant moi :

- Oui, Madame Evrard ?

Je lui tendis la main en souriant :

- Marina Evrard, je croyais être matina le, et voilà que vous l'êtes encore plus.

Il sourit à son tour :

- J'aime bien être seul pour me faire une première idée de mon travail.

Je sortis la clef de la porte d'entrée, et nous entrâmes dans la maison. La visite se poursuivit au mieux et à ma grande satisfaction. Marc comprenait parfaitement ce que je voulais, et j'étais ravie

de me voir si bien comprise. Nous nous rendîmes à son cabinet pour finaliser les détails et établir un contrat. Cette construction allait coûter ce qui équivalait pour moi à une petite fortune, mais je sentais déjà que cela en vaudrait la peine.

Je n'appris que bien plus tard que Marc Brel ne s'occupait plus personnellement de ce genre de contrat, préférant les confier à ses collaborateurs, d'ailleurs compétents.

En y repensant, ma relation avec Marc ne prit un tour décisif qu'après la construction du nouveau local d'Estetika. Nous avons travaillé d'arrache-pied, et Marc m'inclut d'emblée dans la réalisation de ce projet.

- Personne d'autre que vous ne pourra mieux me guider, car vous êtes la créatrice, je ne suis que l'exécuteur, me dit-il avec son sourire séduisant.

De fait, le nouvel emplacement de la Galerie Estetika fut un véritable succès, et je vis avec bonheur le nouveau local s'harmoniser parfaitement avec les tableaux, sculptures et autres pièces de la galerie.

La construction achevée, Marc et moi n'avions aucune raison de nous voir, pourtant, le lendemain de l'inauguration de la nouvelle adresse, alors que je parcourais mon nouveau domaine, l'air ravi d'une petite fille ayant reçu le plus beau joujou du monde, le téléphone sonna. Lorsque je répondis, la voix grave de Marc retentit à l'autre bout du fil :

- Allô, Marina ?

- Marc, comment allez-vous ?

- Bien... sauf que ça me fait tout drôle d'avoir terminé notre projet.

Je me mis à rire. Au fil du temps, nous avons supprimé les Monsieur Brel et Madame Evrard jugés trop cérémonieux.

- Moi aussi s'il faut tout vous dire, répondis-je. Mais je pensais à vous au moment où vous m'avez appelée.

- Ah bon ? fit-il.

- Oui. Mais, ajoutai-je d'un air malicieux, je pensais surtout à votre note de frais.

Un petit silence se fit à l'autre bout du fil. Puis, il reprit d'une voix légèrement désappointée :

- Vraiment ? Etes-vous si pressée que cela de vous débarrasser de moi Marina ?

- Mais non Marc, voyons, ne faites pas cette tête !!

- Comment pouvez-vous voir la tête que je fais ?

- Je la vois, à travers votre voix ! Allons, vraiment, pensez-vous que je veuille me débarrasser de vous ?

- Hmmmm... Je ne sais pas. Je pourrais peut-être me rassurer, devant un bon dîner ?

J'éclatai de rire, je riais souvent avec Marc Brel :

- Marc, vous êtes un incorrigible profiteur !

- Que voulez-vous ? J'ai appris très tôt à profiter des bonnes occasions de la vie. Alors, ce dîner ? Vous acceptez ? Ce soir ?

Je n'hésitai même pas, Marc était exactement la personne que je voulais voir ce soir :

- Va pour ce soir.

Ce soir-là, je me découvris des émois de jeune adolescente. C'était la première fois depuis mon divorce qu'un homme me plaisait autant, et j'avais un peu peur. Peur de ce qu'apporterait l'avenir, peur surtout de souffrir. Je m'étais construite ma petite tour d'ivoire et entre mes enfants et ma galerie, je m'estimais parfaitement comblée et j'appréciais ma vie sans histoire. Il avait fallu que Marc entre dans ma vie pour que je comprenne à quel point l'amour d'un homme me manquait, et pourtant, j'étais réticente à briser cette tour bâtie avec tant de peine. Je ne voulais plus être malheureuse comme je l'avais été avec mon mari.

Je me sentais en beauté ce soir-là car j'avais particulièrement soigné mon apparence mais le regard de Marc, brûlant d'admiration me dit à quel point il me trouvait belle, et d'un coup, mes

préventions tombèrent. Nous eûmes une soirée fantastique, et au moment de me raccompagner à ma porte, Marc se tourna vers moi :

- Rina, j'ai eu une soirée formidable, j'espère qu'il en a été de même pour toi ?

Je m'étais appuyée au dossier de mon siège, baignée d'une bienheureuse euphorie :

- As-tu besoin de me le demander ? Ça ne se lit pas sur mon visage ?

Je tournai la tête vers lui. Alors, sans que je sache comment, je me retrouvai dans ses bras, à échanger le baiser le plus passionné que je n'aie jamais eu. La tête m'en tourna, et je dus le repousser. J'appuyai mon front contre son épaule, et je l'entendis murmurer :

- Marina, je ne te laisserai pas échapper tu sais ?

J'eus un petit rire : «Comme si je le voulais...»

A dater de ce jour, Marc et moi fûmes inséparables. C'était fou comme nous avions les mêmes goûts, nous partagions les mêmes plaisirs. Je prenais une énorme satisfaction à converser avec lui, d'art, de politique, de loisirs, enfin de tout. Bien entendu, nous avions aussi nos différends, mais je n'aimais pas les querelles et nous étions trop heureux de cette chance qui nous était donnée à tous deux de rencontrer de nouveau l'amour dans notre vie. Bien entendu, nous avions partagé nos déboires, et si j'avais l'impression de connaître Pilar et Mariette, les filles de Marc, je lui avais aussi parlé d'Eric et Cédric, mes jumeaux.

A vrai dire, notre famille constituait notre seule vraie zone d'ombre. Ni l'un ni l'autre ne savions exactement comment introduire notre relation à nos enfants. Bien qu'Eric et Cédric se fussent adaptés sans trop de problèmes à notre divorce, je ne les avais jamais introduit à aucun ami masculin que ce fut, et je redoutais de voir comment ils prendraient ce qu'ils ne pouvaient que considérer comme l'intrusion de Marc, surtout qu'ils continuaient à être très proches de leur père. De son côté, Marc lui aussi avait évité de mêler ses liaisons passagères à sa vie de famille.

- Je n'ai jamais eu l'envie de présenter qui que ce fut à Pilar et Mariette, et je gardais jalousement ma vie familiale, jusqu'à toi Rina. Mais je ne te cache pas, les filles et moi, depuis le départ de Soledad sommes très proches et elles sont jalouses. Et maintenant qu'elles sont en pleine phase d'adolescence...

J'acquiesçai avec un peu d'humeur. Que croyait-il ? Que mes fils allaient le prendre pour le Père Noël ?

- Moi aussi figure-toi, je suis proche de mes fils, et ils n'imaginent surtout pas leur maman dans les bras d'un autre homme. Alors, là, on ne parle même plus de jalousie...

Aussi, pendant près d'une année, nous nous contentâmes d'une relation plus ou moins axée autour de nous deux, en évitant de faire coïncider nos rencontres avec nos obligations parentales. Cependant, il devenait de plus en plus difficile de le faire, car avec la présence des enfants, les nôtres se doutaient bien qu'il se passait quelque chose dans notre vie. De plus nos rencontres ressemblaient de plus en plus à des rendez-vous d'affaires : il fallait consulter l'agenda, planifier autour des matches de foot des jumeaux, des représentations théâtrales de Mariette ou des récitals de Pilar. Bien entendu, notre relation devint plus tendue et commença à en souffrir. Enfin, vint une semaine où exceptionnellement nous étions seuls tous les deux. Les filles de Marc étaient en excursion avec leur école tandis que les jumeaux étaient en voyage avec leur père.

Nous avions besoin d'une sérieuse détente, aussi lorsque Marc suggéra de passer toute la semaine à la plage, je n'hésitai pas. Je fourrai quelques affaires dans un sac et quelques heures plus tard, nous filions à toute allure vers la côte des Arcadins où un ami à lui possédait une plage dont il avait le libre usage. Au fur et à mesure que nous nous éloignions de Port-au-Prince, je respirais mieux et sentais avec délice le vent dans mon cou. J'avais l'impression que je laissais tous mes soucis derrière moi. Marc me regarda en souriant :

- Tu rajeunis à vue d'œil Rina. Tu es sûre de ne pas vouloir déménager ? On pourrait rester indéfiniment à la plage, ajouta-t-il d'un ton taquin.

- Bien sûr chéri, à condition que nous échappions aux jumeaux et à tes filles. Crois-moi, ils mettraient nos têtes à prix et ne laisseraient à personne le droit de nous écharper vif !

Nous éclatâmes de rire tous les deux. Ah, que c'était bon de se détendre enfin, sans avoir à surveiller constamment l'heure. Nous passâmes une semaine superbe, et j'en pleurais presque de devoir partir. Marc était malheureux de me voir si triste, mais je n'y pouvais rien.

Notre dernier soir, nous étions tous deux assis sur le pas de la porte et blottie dans ses bras, je comptais les étoiles. Je poussai un profond soupir :

- Pourquoi ça ne peut pas toujours être comme ça mon amour ? J'en ai tellement assez de t'aimer à la sauvette. Franchement, j'ai l'impression de faire un retour d'âge, lorsque j'étais ado et que je devais déjouer la surveillance de mes parents pour voir mon petit ami. Excepté que pour une raison ou une autre, mes parents ne m'ont jamais paru aussi redoutables que mes fils.

- Je sais exactement ce que tu ressens...

Il me retourna doucement et pris mon visage entre ses mains :

- Marina, me dit-il, j'ai décidé de parler de toi aux filles, et de planifier une rencontre le plus vite possible.

Je frémis un peu, car je devinais la suite :

- Ces derniers jours m'ont fait réaliser combien je tenais à toi et si je veux bâtir un avenir avec toi, il faut que mes filles le sachent, te connaissent et j'espère, t'acceptent. Mais j'ai aussi le droit de vivre ma vie, et toi aussi. Je pense que nous devons les mettre au courant. Tu es d'accord ?

Je hochai la tête, la gorge serrée et tandis qu'il m'embrassait doucement, je pensai que c'en était fait de notre tranquillité. Pour le meilleur ou pour le pire, nous allions avouer notre amour à la face du monde, ce qui voulait dire à la face de nos enfants. Et je n'étais pas sûre de préférer affronter une armée de requins à la nage que ça !!!

Une fois cette décision prise, d'un commun accord nous évitâmes de parler des détails que nous donnerions à nos enfants. Chacun de nous connaissait ses enfants et la meilleure façon de s'y prendre. La seule chose que nous fîmes en commun fut la période à laquelle nous avions choisi de le faire. Je voulais les avertir durant les vacances scolaires, car je tenais à ce que rien ne perturbe l'année scolaire, déjà en plein milieu. Marc n'était pas trop d'accord, car il voulait en finir et trouvait le délai trop long, mais à la longue, il se rangeât à mon point de vue, car lui non plus ne voulait faire face à une crise scolaire en plus de celle que nous prévoyions. Mais, il exigea que le dernier jour de classe terminé, que nous mettions les enfants au courant. Ensuite, nous aurions tout le loisir de planifier des rencontres entre nous.

Je n'avais aucune raison de refuser, et c'est ainsi qu'un beau samedi de juin, je décidai d'emmener mes gars faire une excursion à Kenscoff. Ils en furent fous de joie, et c'est à ce moment seulement que je réalisai combien sous leurs dehors de durs, ils cachaient encore une âme d'enfant.

Nous eûmes une journée follement amusante, et ce fut seulement au début de l'après-midi, autour d'un déjeuner tardif que j'abordai le sujet. Je commençai précautionneusement :

- Mes amours, vous savez à quel point maman vous aime...

Ils se regardèrent l'un, l'autre puis me regardèrent. Je m'étais arrêtée de parler un peu interdite, lorsque Cédric prit la parole :

- Maman, est-ce que tu vas nous parler de ton ami ?

- Celui qui appelle très souvent à la maison, précisa Eric.

- Et pour lui parler tu te caches dans ta chambre, termina Cédric.

Alors là, j'étais franchement ébahie, et ma mine devait assez le dire, car mes fils éclatèrent de rire.

- Maman, reprit Eric, on se demandait quand tu finirais par nous parler de lui. En fait, nous avons parié, et Cédric me doit à présent, ajouta-t-il d'un air triomphant.

Je n'en revenais pas. Moi qui m'étais faite un sang d'encre, à ressasser dans ma tête les mille et

une façons d'annoncer à mes fils que j'avais quelqu'un dans ma vie, voici que les sacripants l'avaient tellement deviné qu'ils en avaient parié dessus. Je ne savais si je devais rire ou me fâcher, mais j'étais tellement soulagée que je pris le parti d'en rire. Je les pris tous les deux dans mes bras et les serrai à les faire crier :

- Grâce, grâce !!

- Tu veux nous tuer ? D'ailleurs, maman, lâche-nous, on est trop grands !!

- Ça vous apprendra, petits morveux à vous moquer de moi.

Les premières minutes de joie passée, ils redevinrent graves.

- Heu... maman, fit Cédric, l'habituel porte parole des deux, nous avons quand même quelques questions à te poser.

- Ah bon ? fis-je d'un ton ironique, je savais que c'était trop beau pour être vrai. Mais, allez-y, repris-je avec sérieux.

En effet, j'estimais que je m'en tirais à trop bon compte pour refuser de satisfaire leur curiosité. D'ailleurs, quoi de plus normal.

- Bon, eh bien, on voudrait savoir si tu l'aimes ce mec, fit Eric, décidément très loquace ce jour-là.

Je réfléchis un peu. J'allais devoir être très prudente, veiller à ne pas les froisser, mais ils méritaient d'entendre la vérité. Et la vérité était que, oui, j'aimais Marc.

- Eh bien, oui, je l'aime, fis-je avec franchise. Mais vous devez savoir que vous êtes mes bébés, mes amours, mes fils, et que rien ni personne n'y pourra jamais rien. Vous et moi, on est l'inséparable trio, et l'amour que je porte à Marc ne saura jamais en aucune façon effacer, voir amoindrir celui que je vous porte.

Ils hochèrent tous les deux gravement la tête, et je sus que plus que tout, c'était ceci qui leur causait le plus de problèmes. Ils m'assommèrent de questions sur Marc, voulant tout savoir de lui. Finalement, je leur proposai de fixer une date à laquelle ils pourraient le voir et lui poser eux-mêmes leurs questions.

Ils se consultèrent d'un air important, puis d'une même voix me firent savoir qu'ils me tiendraient au courant. Ils devraient d'abord consulter leur emploi du temps. Réprimant à grand peine un sourire, j'acquiesçai, et nous prîmes la route du retour.

Autant ça avait bien été entre moi et mes fils, autant Marc avait eu de problèmes avec ses filles, ou du moins, l'une de ses filles, Pilar, l'aînée. Mariette, elle, avait l'air bien curieuse et aurait montré de meilleures dispositions, mais Pilar qui semblait avoir hérité du tempérament volcanique de sa mère en fit tout un plat. Elle accusa son père de ne plus les aimer, de vouloir se refaire une famille parce que celle qu'il avait ne lui suffisait plus, bref, lui fit une scène de jalousie dans les règles. Le pauvre Marc était à bout, et franchement n'en menait pas large :

- Rina, j'ai cru un moment revoir Soledad, et ça m'a terrifié. Si Pilar devient comme sa mère, on n'a pas fini d'en voir.

Personnellement, je pensais que Pilar avait besoin d'être remise à sa place, comme toute adolescente qui piquait une crise, mais outre que Marc se sentait coupable, je ne voulais pas m'immiscer entre le père et la fille. Il serait bientôt temps de voir évoluer les choses lorsque nous serions ensemble, car entre-temps, Marc m'avait demandé ma main et je la lui avais accordée.

La rencontre entre Marc et les jumeaux se fit moins bien que je ne l'avais prévue, et certainement voulue. Marc se montra guindé et très peu comme lui, et les jumeaux de leur côté, intimidés se montrèrent froids et peu bavards. Il en ressortit que la première impression ne fut pas très bonne des deux cotés. Mais, cette rencontre fut une réussite comparée à celle où je rencontrais pour la première fois les filles de Marc. Je n'avais pas voulu d'un restaurant, trouvant le cadre peu propice à une rencontre tellement délicate, donc j'avais expédié les jumeaux chez leur père et



invité Marc, Pilar et Mariette pour un déjeuner que j'avais préparé spécialement.

Ce fut un véritable cauchemar. Pilar fut odieuse, critiquant tout, depuis ma tenue (qu'elle jugeait trop jeune pour une vieille femme comme moi), jusqu'à mon déjeuner en passant par mon goût de décoration intérieur, mon jardin, enfin bref. Rien ne trouva grâce à ses yeux.

Mais ce qui me fit le plus mal, et surtout me mit le plus en colère fut l'attitude de Marc. Je ne le reconnaissais plus, il essayait d'apaiser Pilar, au lieu de la remettre à sa place, ce qui aurait été le plus indiqué. Plusieurs fois, il me fit signe de laisser tomber une confrontation provoquée par Pilar, mais outre que je me serais sentie amoindrie de perdre la face devant une enfant gâtée, je n'allais pas donner à Marc la satisfaction de me voir baisser pavillon. Aussi, après une escarmouche plus serrée que les autres, je m'excusai et commença de desservir, alors que je n'avais même pas servi le dessert. J'étais furieuse et je n'allais pas donner à cette petite chipie l'occasion de critiquer encore une fois ce que j'avais passé des heures à préparer. Au diable le dessert, les jumeaux s'en régaleront bien à leur retour.

Je faisais claquer furieusement les assiettes dans l'évier quand je sentis les mains de Marc sur mes épaules. Je sursautai violemment car je ne l'avais pas entendu arriver et ceci mis le feu aux poudres :

- Qu'est ce qui te prend de me faire peur ? lançai-je furieuse.

- Rina, dit-il, je t'en prie. Sois patiente... Je sais que Pilar s'est montrée difficile, mais...

Je lui coupai la parole :

- Difficile ?! Tu en as de belles, toi ! Ta fille s'est montrée odieuse, tout simplement. Elle m'a humiliée, rabaissée et toi tu n'as rien fait pour l'arrêter en trouvant en plus que je devais me montrer patiente ??? Non mais, tu me prends pour qui ?

- Marina, tu exagères !

Oh là là, il aurait mieux fait de se taire...

- Vraiment, j'exagère !!! Alors, ta fille, elle fait quoi ? Elle a peut-être raison d'agir comme elle le fait ?

Tout d'un coup, Marc se montra brutal :

- Tu penses que tes gamins s'étaient montrés mieux ? Ils se sont montrés froids, à peine moins rien qu'impertinents !

Je restai la bouche ouverte. Marc ne m'avait pas habituée à cet aspect, et je sentis les larmes me picoter les yeux. Je me tournai vers l'évier pour me cacher en me demandant si ce n'en était pas fait de nos projets. Derrière moi, Marc poussa un grand soupir, et il voulut me prendre dans ses bras. Je me dégageai doucement, mais fermement. Il ne dit rien, mais je sentis comment ma réaction l'avait heurté.

De retour dans le jardin, Pilar arborait un petit air supérieur qui prouvait que nos voix avaient porté jusqu'à elles. J'avais envie de lui lancer une bonne claque, mais je me contraignis à une égalité d'humeur que j'étais loin de ressentir. Je servis tout de même mon dessert. Je servis personnellement Mariette, qui après une légère hésitation se mit à manger ma tarte de bon appétit. Je ne m'occupai nullement de Pilar, me contentant de déposer une assiette devant elle, et le reste de la tarte. Elle se servirait si elle le voulait bien. Elle eut un moment d'hésitation, puis doucement, elle se servit une petite part de tarte. Le reste de la visite s'écoula dans une atmosphère plus tranquille, mais froidement courtoise.

En s'en allant, Mariette me plaqua un gros baiser sur la joue. Je croisai le regard furieux de sa sœur et sus qu'elle allait passer un mauvais moment, mais je savais aussi que pour Mariette, c'était sa façon de faire pardonner cette visite désastreuse.

Je ne m'attendais pas à revoir Marc, mais il vint dans la soirée. En ouvrant la porte, je le reçus cérémonieusement dans le salon. Il en fit la remarque :

- Je suis maintenant un simple visiteur Rina, me demanda-t-il ?

Je le regardai. J'étais très abattue, je me demandais si nous allions pouvoir faire notre vie dans ces conditions. Pilar avait 13 ans, et ça me promettait de belles années si elle ne changeait pas d'attitude. De plus, je ne voulais pas blesser mes enfants en les soumettant à un nouveau foyer aussi orageux que je le pressentais.

Je fondis soudainement en larmes, le poids des émotions de la journée avait porté. Marc me prit tendrement dans ses bras :

- Shhh... Mon amour. Je suis désolé. Je sais que j'ai été au moins aussi odieux que Pilar tantôt, et je t'en demande pardon.

J'essayais entre deux sanglots d'expliquer à Marc tout ce que je ressentais, mais il se contenta de me bercer jusqu'à ce que je retrouve mon calme.

- Tu sais, me dit-il, je ne plaisantais pas non plus quand je te disais que tes garçons n'étaient pas de tout repos. Je sais que mes filles, Pilar en particulier peuvent se montrer terribles, mais nous sommes les parents, et nous avons aussi le droit de vivre notre vie, sans en demander la permission à Mesdemoiselles mes filles et Messieurs tes fils. Alors, ils n'auront qu'à s'arranger, car, moi je t'épouse à Noël. Qu'en dis-tu ?

Le nez dans son épaule, je hochai la tête en faisant tout bas des vœux pour que tout se passe aussi facilement qu'il le disait.

Effectivement, nous nous mariâmes à Noël. Le lendemain de cette fameuse visite, Mariette et Pilar vinrent me voir avec un gros bouquet de fleurs et des excuses, que j'acceptai cérémonieusement. Je savais ce qu'il en coûtait à Pilar de me faire des excuses, et je ne voulais pas profiter de la situation. Elle le sentit, et si nous ne devînmes pas de grandes amies comme Mariette et moi plus tard, nous nous efforcions à une grande courtoisie. Ce même jour, Pilar et Mariette firent connaissance des jumeaux, et ils s'entendirent si bien que je faillis en pleurer de soulagement. Au moins, je n'aurais pas à craindre qu'ils ne s'entretuent, mis à part bien entendu les cas normaux où frères et sœurs se battent volontiers puis s'embrassent du même haleine.

Notre vie commune ne fut certainement pas de tout repos, et Pilar ne cessa jamais de me provoquer. La plupart du temps, je m'en tirais très bien, et j'appris à me faire à l'idée que je ne serais jamais que sa belle-mère. De manière générale, les garçons s'entendaient avec Marc, mais il y eut quelques accrochages où ils menacèrent souvent d'aller chez leur père avec armes et bagages. Le jour où je fis moi-même leurs bagages et leur offris de les conduire chez mon ex-mari avec interdiction de remettre les pieds chez moi, ils se le tinrent pour dit et je n'en entendis plus jamais parler.

Trois ans après notre mariage, je me découvris soudainement enceinte. J'en fus la première surprise, et si Marc fut fou de joie en apprenant la nouvelle, j'eus vraiment peur de l'apprendre aux autres. En effet, j'avais à peine établi un équilibre précaire, et j'avais peur que la nouvelle d'un nouveau (ou d'une nouvelle) venu (e) ne vint remettre tout en question. Il se trouva que j'avais tort. Après quelques minutes de surprise, Mariette explosa de joie. Etant la petite dernière, elle avait souvent rêvé d'une petite sœur qu'elle pourrait pouponner. Pilar me présenta ses compliments d'un air mi-figue, mi-raisin et les garçons s'en désintéressèrent vite, mis à part une moue de dégoût, sans doute à la pensée que Marc et moi «de faisons». J'eus toutes les peines du monde à réprimer un fou rire.

Neuf mois plus tard, Amélie Rose Brel naquit, et elle fut le rayon de soleil de tous. Ses frères et sœurs l'adorèrent dès la première minute, et son arrivée fut le trait d'union final entre nous tous.

Le temps passa dans le train-train de la vie quotidienne, et soudainement, le destin se chargea de

nous rappeler qu'une vie heureuse sans histoire n'est pas éternelle.

Autour du mois de décembre, Marc attrapa une grippe qui nous ne savions trop comment tourna en bronchite. Il dut garder le lit plusieurs semaines et en fut très affecté. Pour un homme aussi actif, tourner en rond dans une maison était une torture, et Amélie seule avait le pouvoir d'atténuer un peu sa rogne. Je l'avais forcé à aller chez le médecin et je veillais à ce qu'il prenne ses médicaments, mais cette maladie n'était rien de plus qu'une maladie comme toutes les autres. Marc se rétablit couci-couça, et il en garda les bronches faibles. Il fut facilement enrhumé dès lors, et son humeur générale s'en ressentit.

Quelques mois plus tard, Marc se plaignait de douleur au niveau de la poitrine, et lorsque je le convainquis enfin d'aller chez le médecin, ce fut comme un coup de tonnerre dans le ciel de notre vie. Marc fut diagnostiqué d'un cancer des poumons, et le médecin ne lui donna que quelques mois à vivre. Dès lors, j'eus l'impression de faire une course contre le destin. Pendant près de six mois, je vis au moins quatre médecins, mais tous secouaient la tête d'un air désolé :

- Madame Brel, il n'y a rien à faire, je ne peux que lui prescrire des médicaments pour le soulager.

Je ne baissai jamais les bras, et ne cessai jamais de lutter. Envers et contre tous, j'espérais qu'un miracle me rendrait l'homme que j'aimais et avec qui j'aurais vécu trop peu. Finalement, devant les ravages de la maladie, je dus prévenir les enfants.

Pilar étudiait l'architecture à Miami, les jumeaux étaient tous deux en Louisiane : Cédric y apprenait la gestion et Eric était en passe de devenir une star du basket. Mariette à Paris à l'école des Beaux-Arts voulait à tout prix me seconder à la galerie. Il n'y avait plus qu'Amélie à la maison et je ne voulais encombrer ses petites épaules de sept ans d'un chagrin si lourd que le plus tard possible.

La mort est vraiment le seul élément devant lequel tous les humains en général, riches ou pauvres, bons ou mauvais, puissants ou non sont dépassés. La mort nous met en face de notre condition et nous rappelle que nous ne sommes pas éternels.

On ne s'habitue pas non plus à l'idée de mort, tellement nous sommes attachés à la vie... Mais, j'ai aussi découvert quelque chose d'autre. L'ombre de la mort rapproche aussi ceux parmi lesquels elle laisse un vide, comme un vent violent rapproche dans le nid les oisillons qui s'y querellaient une minute avant ; et cela, je l'ai découvert de moi-même, alors que la mort avait frappé à ma porte. C'est alors que j'ai découvert que face à la mort, querelles, disputes, différences ne tiennent pas... Devant elle, tout s'efface pour lui faire place.

Pilar entra en Haïti dès qu'elle eut reçu la nouvelle. Devant elle, enfin, je pus m'abandonner à ma douleur. La maladie faisait des ravages, et j'en étais presque à souhaiter que Marc meure, tant il souffrait. Mariette et les jumeaux arrivèrent presque en même temps, et comme si il n'attendait que sa famille réunie, Marc soudainement se porta tellement mieux que je pus croire qu'il en réchapperait. Hélas ! Il mourut quelques jours après, alors que nous l'entourions tous. Il nous avait tous sous les yeux à l'exception d'Amélie qui était chez sa marraine Valérie. Il s'endormit, le sourire aux lèvres.

Je ne me rappelle pas trop bien des jours qui suivirent. Il y avait fort à faire, et j'étais anéantie. Je faisais tout comme une automate, et je promenais partout un regard étonné, comme si je n'arrivais pas à comprendre que le monde fonctionna sans Marc Brel. Durant cette époque, je me reposai entièrement sur Pilar. Elle s'occupa de tout, y compris de nos habits de deuil.

Le jour de l'enterrement, je crois, fut pluvieux. Enfin, je le pense, car je regardais le monde à travers un cocon. La réalité de la mort de Marc ne me frappa vraiment qu'au moment de le mettre en terre. Alors, j'entendis un cri perçant, presque un hurlement. Il me fallut du temps pour réaliser que c'était de moi qu'il sortait. J'éclatai en sanglots rauques, qui me paraissaient parvenir du fond de ma poitrine pour m'arracher le cœur. Je m'étais agrippée au cercueil, et effondrée, je répétais

le nom de mon mari comme un leitmotiv : Marc, Marc, Marc, Marc.

Ce fut Pilar qui m'en détacha, me prit dans ses bras. Ce fut elle qui me berça, qui me porta au loin, à la voiture, loin de mon amour disparu Ce fut elle aussi qui me donna la certitude que lorsque certaines choses nous sont reprises, d'autres nous sont données, car ce jour-là, pour la première fois de nos vies, elle m'appela Maman.